

Lénine ou le socialisme par en haut

Daniel Guérin

Source : Daniel Guérin, Pour un marxisme libertaire. Paris: Robert Laffont, 1969, pp. 129-155.

Au seuil de l'essai qui suit, l'auteur tient à déclarer que sa critique des conceptions autoritaires du socialisme léniniste n'entame en rien l'admiration que lui a toujours inspirée et que lui inspire toujours la stratégie révolutionnaire qui a abouti à la victoire d'Octobre, c'est-à-dire à la première révolution ouvrière victorieuse de l'histoire. L'auteur tient également à préciser qu'il ne confond nullement le léninisme avec sa monstrueuse dégénérescence : le stalinisme. Il lui paraît néanmoins indispensable aujourd'hui de procéder à une critique serrée de certaines conceptions léninistes, qui portaient en elles le germe de la dictature sur le prolétariat et dont, selon lui, le socialisme doit se débarrasser s'il veut retrouver son authenticité libertaire.

À l'aube du socialisme prolétarien, dans les circonstances et dans les pays où le prolétariat était encore une faible minorité, manquant de conscience politique et relativement incapable d'initiative révolutionnaire, une avant-garde issue des classes instruites, c'est-à-dire bourgeoises, tendit à se substituer à lui, et penser et à vouloir pour lui, et elle s'organisa pour tenter de prendre le pouvoir indépendamment de lui, en recourant aux moyens de la clandestinité et de la conspiration. Tel fut le cas de la Conspiration des « Égoux », en 1796, dirigée par Babeuf, de celle des « Saisons », en 1839, fomentée par Blanqui. « Grâce au ciel, écrivait Blanqui en 1852, il y a beaucoup de bourgeois dans le camp prolétarien. Ce sont eux qui en font même la principale force. [...] Ils lui apportent un contingent de lumière que le peuple malheureusement ne peut encore fournir. Ce sont des bourgeois qui ont levé les premiers drapeaux du prolétariat, qui ont formulé les doctrines égalitaires, qui les propagent. »¹

Engels a très exactement défini les conceptions fondamentales du « blanquisme » lorsqu'il écrit que les blanquistes « élevés à l'école de la conspiration, liés par la stricte discipline qui lui est propre [...], partaient de cette idée qu'un nombre relativement petit d'hommes résolus et bien organisés étaient capables, le moment venu, non seulement de s'emparer du pouvoir, mais aussi, en déployant une grande énergie et de l'audace, de s'y maintenir assez longtemps pour réussir à entraîner la masse du peuple dans la Révolution et à la rassembler autour de la petite troupe directrice. Pour cela, il fallait avant toute autre chose la plus stricte centralisation dictatoriale de tout le pouvoir entre les mains du nouveau gouvernement révolutionnaire »². Il fallait une « organisation militaire »³. Et Kautsky a précisé que, pour les blanquistes, « le prolétariat, qui était trop ignorant et démoralisé pour s'organiser et se diriger lui-même, devait être organisé et dirigé par un gouvernement composé de son élite instruite, quelque chose comme les Jésuites du Paraguay qui avaient organisé et gouverné les Indiens »⁴.

Mais si, en France, en 1839, le mouvement ouvrier ne s'était pas encore affirmé et si la première moitié du règne de Louis-Philippe fut dominée par les conspirations des sociétés secrètes

1 Blanqui, « Lettre à Maillard », 6 juin 1852, in *Texte choisis*, 1955, p. 132.

2 Engels, « Introduction » du 18 mars 1891, à *la Guerre Civile en France* (Ed. Sociales), p. 16.

3 Blanqui, « Manuscrit de 1868 », in *Textes...*, op. cit., pp. 218-219.

4 Kautsky, *La dictature du prolétariat*, 1918, éd. en anglais, pp. 17-18.

républicaines, la rapide industrialisation du pays et l'éducation du prolétariat donnèrent brusquement naissance, à partir de 1840, à un mouvement spécifiquement ouvrier, d'abord plus corporatif que politique, mais bientôt « politisé ». On sait combien fut important le rôle des ouvriers dans la révolution de 1848. Cette entrée en scène de la classe ouvrière frappa le blanquisme de caducité. Dès 1847, Marx et Engels condamnèrent ses méthodes, désormais périmées : « *Nous ne sommes pas des conspirateurs qui veulent, à un jour déterminé, déclencher une révolution.* » « *Les communistes [...] savent [...] que les révolutions ne se font pas de propos délibéré et à volonté, que partout et de tout temps elles furent la conséquence nécessaire de circonstances tout à fait indépendantes de la volonté et de la direction de tels et tels partis.* »⁵ En 1850, Marx écrit que la préoccupation des conspirateurs est, « *artificiellement* », d' « *improviser une révolution sans les conditions d'une révolution* », il leur reproche leur mépris pour l'éducation de classe des ouvriers. Et il répète que, pour eux, « *au lieu de la situation réelle, c'est la simple volonté qui devient la force motrice de la révolution* ».⁶

Marx et Engels avaient saisi que ce « volontarisme » impliquait une évaluation pessimiste du rôle du prolétariat, une sous-estimation aristocratique de sa capacité politique. Et ils affirmaient avec force : « *Les communistes [...] n'ont pas d'intérêts séparés de ceux du prolétariat tout entier. Ils n'établissent pas de principes particuliers sur lesquels ils voudraient modeler le mouvement prolétarien. [...] Ils représentent constamment l'intérêt du mouvement total.* » La théorie communiste n'a pas été apportée au prolétariat du dehors, elle est née de l'expérience même des révolutions populaires (en premier lieu, de la Révolution française) et de la pratique, par le prolétariat, de la lutte de classes : « *Les conceptions théoriques des communistes, déclarent Marx et Engels, ne reposent nullement sur des idées, sur des principes inventés ou découverts par tel ou tel réformateur du monde. Elles ne sont que l'expression générale des conditions effectives d'une lutte de classes [...] qui existe, d'un mouvement historique qui s'opère sous nos yeux.* »⁷

Mais, dès sa naissance, la pensée marxiste était sur ce point quelque peu ambivalente et l'on pouvait déjà y discerner une certaine tendance à sous-estimer le rôle propre du prolétariat, au profit de celui attribué à son avant-garde consciente. « *Pratiquement, les communistes sont [...] la fraction la plus résolue des partis ouvriers [...], celle qui pousse toujours en avant ; théoriquement, ils ont sur le reste de la masse prolétarienne l'avantage de comprendre les conditions, la marche et les résultats généraux du mouvement prolétarien.* »⁸ Ici peut-être se dessine déjà l'idée d'une différenciation entre le prolétariat et les chefs communistes, d'une supériorité des seconds par rapport au premier. Ne peut-on lire entre les lignes que l'« *avantage* » ainsi souligné conférerait aux communistes un droit « historique » à diriger le prolétariat ?

Pourtant, cet « *avantage* », Marx ne veut pas s'en servir pour dicter aux ouvriers leur ligne de conduite. Beaucoup plus tard, en 1872, il précisera que le programme de l'Internationale « *se limite à tracer les grands traits du mouvement politique et en laisse l'élaboration théorique à l'impulsion donnée par les nécessités de la lutte pratique et à l'échange des idées qui se fait dans les sections, admettant indistinctement toutes les convictions socialistes dans leurs organes et leurs congrès* ».⁹

Cependant, l'épigone de Marx, Karl Kautsky, infléchira le marxisme dans un sens plus autoritaire. Il est « *entièrement faux* », prétendra ce dernier, que la conscience socialiste soit le résultat nécessaire, direct de la lutte de classes prolétariennes. Le socialisme et la lutte de classes ne s'engendrent pas l'un l'autre. Ils surgissent de prémisses différentes. La conscience socialiste surgit de la science. Le porteur

5 Écrits divers in *Manifeste Communiste*, Ed. Costes, 1953, pp. 128, 133-137.

6 « *Neue Rheinische Revue* », 1850, in Rubel, *Pages choisies de Marx*, 1948, p. 227 ; – discours de Marx au Comité Central de la Ligue des communistes, 15 septembre 1850, in *Karl Marx devant les jurés de Cologne*, éd. Costes, 1939, p. 107.

7 *Manifeste Communiste*, 1847, éd. *op. cit.*, pp. 81-82 ; – cf. Maximilien Rubel, *Pages choisies de Karl Marx*, 1948, p. XLIII-XLV et *Karl Marx, Essai de biographie intellectuelle*, 1957, pp. 102, 288-290. 8. *Manifeste...*, *op. cit.*, p. 82.

8 *Manifeste Communiste*, 1847, éd. *op. cit.*, pp. 81-82.

9 « Les prétendues scissions de l'Internationale », 1872, reproduit dans « *le Mouvement socialiste* », juillet-décembre 1913.

de la science n'est pas le prolétariat, ce sont les intellectuels bourgeois. C'est par eux que le socialisme scientifique a été « communiqué », aux prolétaires. « *La conscience socialiste est un élément importé du dehors dans la lutte de classes du prolétariat, et non quelque chose qui en surgit spontanément.* »¹⁰

Il est vrai que, par la suite, Kautsky atténuera quelque peu l'outrance de ses formules. Tout en persistant à soutenir que le mouvement ouvrier est incapable de produire à lui seul l'idée socialiste, il admettra tout de même qu'il produit, au moins, « *l'instinct socialiste* », qu'il amène l'ouvrier à éprouver « *le besoin du socialisme* » et que, si les ouvriers ont à se faire instruire par les intellectuels bourgeois, ces derniers ont, en retour, « *à se faire instruire par les ouvriers* »¹¹. Mais la concession de Kautsky laisse tout de même intacte l'idée essentielle. Et cette idée est une idée autoritaire, d'inspiration beaucoup plus jacobine et blanquiste que socialiste. Pour un marxiste libertaire, en effet, la « théorie » révolutionnaire est certes indispensable, mais elle est, pour une large part, produite de bas en haut par l'expérience même des luttes populaires. Et cette « théorie », pour ne pas demeurer dans l'abstrait, pour ne pas courir le risque de s'égarer, a besoin d'être vérifiée à chaque instant, vivifiée, nourrie, rectifiée par l'usage qu'en font ceux au nom desquels elle est exprimée et à qui elle est destinée : les travailleurs.

D'ailleurs, le problème ne peut pas être envisagé dans l'absolu, mais comme l'a vu Rosa Luxemburg, dans le mouvement dialectique de l'histoire. Plus le prolétariat augmente en nombre et en conscience, moins l'avant-garde instruite est fondée à se substituer à lui. C'est Marx lui-même qui, éclairé par l'éveil du prolétariat français, écrivait, dès 1845 (dans un jargon encore un peu trop philosophique), qu'« *avec la profondeur de l'action historique croîtra le volume de la masse engagée dans l'action* »¹². Au fur et à mesure que la cécité de la masse recule devant son éducation, la base sociale sur laquelle reposaient les « chefs » s'effondre sous les pieds de ceux-ci. C'est la masse qui devient la dirigeante et ses « chefs » ne sont plus que les « organes exécutifs » de son « action consciente ». Ce processus, certes, n'est pas instantané et il ne suit pas une ligne droite. Sans doute, comme l'écrit Rosa, « *la transformation de la masse en « dirigeante » sûre, consciente, lucide, la fusion rêvée par Lassalle de la science avec la classe ouvrière, n'est-elle et ne peut-elle être qu'un processus dialectique, puisque le mouvement ouvrier absorbe d'une façon ininterrompue des éléments prolétariens nouveaux ainsi que des transfuges d'autres couches sociales. Toutefois, telle est et telle demeurera la tendance dominante du mouvement socialiste : l'abolition des « dirigeants » et de la masse « dirigée* ». »¹³

C'est dans cette perspective historique, et non dans l'absolu, répétons-le, qu'il convient d'examiner les conceptions d'organisation formulées, de l'émigration, entre 1901 et 1904, c'est-à-dire sous le tsarisme, par Lénine.

Aux alentours de 1875, le mouvement révolutionnaire russe se trouvait dans une situation offrant certaines analogies avec celle du mouvement révolutionnaire français d'avant 1840. Dans un immense pays arriéré et non industrialisé, le prolétariat n'existait encore qu'à l'état embryonnaire. Cette situation particulière donna naissance à une variété russe de blanquisme. Tkatchev préconise la prise du pouvoir au moyen d'une conjuration fomentée par une minorité consciente ; il est un autoritaire, un Jacobin qui ne croit pas du tout à l'initiative populaire, à la spontanéité des masses : « *Ni à présent, ni dans l'avenir, écrivait-il, le peuple livré à lui-même n'est capable d'accomplir la révolution sociale. Nous seuls, minorité révolutionnaire, pouvons ou devons le faire. [...] Le peuple ne peut se sauver lui-même [...], ne peut donner corps et vie aux idées de la révolution sociale.* » « *Le peuple privé de dirigeants n'est pas à*

10 Kautsky, « *Neue Zeit* », 1901-1902, XX, I, pp. 79-80, cit. par Lénine, *Que faire ? Œuvres* (en français), IV, pp. 445-446 ; la même déformation autoritaire de la pensée marxiste est commise par Henri Lefebvre, *Pour comprendre la Pensée de Karl Marx*, nouvelle éd. 1956, pp. 56 et 144.

11 Kautsky au Congrès de la Social-Démocratie autrichienne, 2-6 novembre 1901, *Protokoll...*, Vienne, 1901, p. 124, cit. par Salomon Schwarz, *Lénine et le Mouvement syndical*, Paris, 1935, p. 23.

12 Marx, *La Sainte Famille...*, 1845, *Œuvres philosophiques*. Ed. Costes, II, p. 145.

13 Rosa Luxemburg, « *Masse et chefs* », *op. cit.*

même d'édifier un monde nouveau. [...] Ce rôle et cette mission appartiennent exclusivement à la minorité révolutionnaire. »¹⁴

Quand le prolétariat, parallèlement à l'industrialisation de la Russie entre 1890 et 1900, fit son entrée en scène¹⁵, Lénine, tout comme Marx et Engels l'avaient fait pour Blanqui, comprit que la condition de la révolution sociale en Russie, c'était l'organisation du prolétariat, et il écarta comme périmées les méthodes strictement conspiratives et volontaristes des disciples de Tkatchev. Pourtant, il garda pour elles une admiration mal contenue¹⁶ et, comme on va le voir, il demeura, dans une certaine mesure, sous leur emprise. Le prolétariat s'était manifesté par de grandes grèves à Saint-Pétersbourg en 1896-1897 et, pour la première fois, le 1er mai 1898, par une grève politique¹⁷. Néanmoins son activité était surtout revendicative et il manquait encore de conscience politique. En outre, la Russie était soumise à un régime autocratique et policier qui obligeait l'action révolutionnaire à revêtir des formes strictement clandestines.

De ces prémisses, Lénine crut pouvoir déduire une théorie relativement pessimiste de la capacité politique des masses ouvrières. Les ouvriers, selon lui, dispersés, opprimés, abêtis par le capitalisme¹⁸, ne pouvaient pas encore, dans leur large majorité, posséder une conscience de classe socialiste et celle-ci ne pouvait leur être apportée que du dehors. Le mouvement ouvrier était incapable de s'élaborer lui-même une idéologie indépendante. Et généralisant, de façon abusive, Lénine prétendait : « *L'histoire de tous les pays atteste que, livrée à ses seules forces, la classe ouvrière ne peut arriver qu'à la conscience trade-unioniste, c'est-à-dire à la conviction qu'il faut s'unir en syndicats, mener la lutte contre les patrons.* »¹⁹ De cette généralisation fallacieuse, il déduisait la conclusion non moins contestable que l'avant-garde révolutionnaire a pour tâche de « *combattre la spontanéité* » du prolétariat. S'incliner devant cette spontanéité, ce serait ramener l'avant-garde à n'être qu'une « *simple servante* » du mouvement ouvrier. Toute soumission à la spontanéité du mouvement ouvrier, toute restriction du rôle de l'« *élément conscient* » [...] signifie [...] qu'on le veuille ou non, un renforcement de l'influence de l'idéologie bourgeoise sur les ouvriers. »²⁰

Lénine rejetait délibérément la conception matérialiste marxiste selon laquelle le socialisme est le produit de l'expérience et des luttes des masses populaires. S'appuyant sur le passage de Kautsky qui a été cité plus haut, mais se gardant de rappeler les correctifs (insuffisants) que ce dernier y avait ensuite apportés, il soutenait la thèse idéaliste et blanquiste que « *la doctrine socialiste [...] a surgi des théories philosophiques, économiques, élaborées par les représentants instruits des classes possédantes, les intellectuels* » et il ajoutait : « *Par leur situation sociale, les fondateurs du socialisme scientifique contemporain, Marx et Engels, étaient des intellectuels bourgeois.* »²¹ Il proclamait à juste titre : « *Sans théorie révolutionnaire pas de mouvement révolutionnaire* »²², mais cette théorie il la voyait sortir toute armée du cerveau des dirigeants et être dispensée ensuite du sommet à la base ; il vilipendait comme « *anarchiste* » la conception inverse qui puise la théorie dans l'expérience même des luttes ouvrières et la fait remonter de la base au sommet ; il optait carrément pour le centralisme, le bureaucratisme (le mot vient sous sa plume) contre le démocratisme « *qui va jusqu'à l'anarchisme* ». ²³

Lénine voulait que l'avant-garde des initiés fût composée, par priorité, de « *révolutionnaires professionnels* », de « *gens dont la profession est l'action révolutionnaire* », qui vivent « *aux frais du*

14 Cf. Boris Souvarine, *Staline*, 1935, p. 30 ; Nicolas Berdiaev : *Les sources et le sens du communisme russe*. Paris, 1951, pp. 94-99.

15 Cf. Peter I. Lyashchenko, *History of the National Economy of Russia to the 1917 Revolution*, New York, 1949, pp. 525-548.

16 Lénine, *Que faire ?* 1902, *Œuvres* (en français), IV, p. 567.

17 Lyashchenko, *cit.*, p. 551.

18 Lénine, *Un pas en avant, deux pas en arrière*, 1904, Éditions Sociales, p. 37.

19 Lénine, *Que faire ?*, *cit.*, pp. 437, 445-446, 482.

20 *Ibid.*, *cit.*, pp – 445, 447, 452.

21 *Ibid.*, pp – 431-438.

22 *Ibid.*, p. 432.

23 *Un pas en avant...*, *cit.*, pp. 6, 78, 86, note.

parti », qu'elle fût une organisation de révolutionnaires « *capables de diriger la lutte émancipatrice du prolétariat* ». Sans cette avant-garde professionnelle, tranchait-il, « *aucune classe de la société contemporaine ne peut mener fermement la lutte* »²⁴. L'avant-garde devait être conçue, dans les termes mêmes employés par Blanqui, comme une « *organisation militaire* » fortement hiérarchisée et disciplinée²⁵. Et Lénine de soutenir que le prolétaire se soumet plus aisément que l'intellectuel à une telle discipline, à une telle organisation parce qu'il a été à la dure école de la « *fabrique* »²⁶. Argument spécieux, car si l'« école de la fabrique » est, certes, dans un certain sens, une école de coopération et d'organisation, elle était aussi, et tout particulièrement sous le régime tsariste, comme Lénine est obligé d'en convenir, une école d'obéissance passive et de soumission.

Sans doute cette conception outrancière comportait-elle, dans la pensée de Lénine, un certain nombre de correctifs. Il s'empressait d'accepter le sobriquet de « *Jacobin* » dont l'affublaient ses adversaires mencheviks, mais à condition de le compléter ainsi : un « *Jacobin lié indissolublement à l'organisation du prolétariat, devenu conscient de ses intérêts de classe* »²⁷. A ceux qui lui objectaient qu'un parti ainsi conçu n'était qu'une « *association de conspirateurs* », il répondait qu'ils avaient « *très mal compris* » sa pensée, que, pour lui, « *le parti doit n'être que l'avant-garde, le guide de l'immense masse ouvrière* »²⁸ et que l'organisation des révolutionnaires professionnels n'a de sens qu'en relation avec « *la classe vraiment révolutionnaire se soulevant élémentairement à la lutte* ». La précondition fondamentale de sa conception, c'est que la classe ouvrière, dont l'élite a créé le parti révolutionnaire, « *se distingue pour des raisons économiques objectives de toutes les classes de la société capitaliste par la capacité d'organisation maxima* ». « *Sans cette précondition, l'organisation des révolutionnaires professionnels n'eût été qu'un jeu, une aventure.* »²⁹ Et il tempère quelque peu son hostilité à la spontanéité des masses : celle-ci exige de l'avant-garde une haute conscience. « *La lutte spontanée du prolétariat ne deviendra une véritable lutte de classe que lorsqu'elle sera dirigée par une forte organisation révolutionnaire.* »³⁰

Cependant, malgré ces correctifs, un hiatus subsiste dans l'esprit de Lénine, à l'orée du siècle, entre l'avant-garde et la masse. Le parti, selon lui, ne saurait être confondu avec la classe³¹. La masse travaille sous le contrôle et la direction du parti, elle « *se serre autour de lui* », elle « *grave* » autour de lui, mais dans sa grande majorité, elle n'y entre pas et ne doit pas y entrer. Le cercle clandestin de dirigeants met en mouvement la plus grande masse possible, il s'élargit vers des éléments prolétariens, liés à un travail de masse ouvert³², mais il ne se fond avec la masse que jusqu'à un certain point³³. S'il aspire à recruter des ouvriers, c'est pour les transformer en révolutionnaires professionnels, en chefs³⁴. Lénine croit aussi réfuter victorieusement ceux qui l'accusaient de vouloir imposer du dehors le socialisme à la classe ouvrière. Mais [Bakounine](#), bien avant lui, avait montré qu'une petite minorité dirigeante risque de dominer la classe, même si elle est composée de travailleurs : « *Oui, bien sûr, d'ex-travailleurs qui, sitôt qu'ils seront devenus dirigeants [...], cesseront d'être des travailleurs et commenceront à regarder de haut en bas les masses laborieuses. Dès ce moment ils ne représenteront plus le peuple mais eux-mêmes et leurs propres prétentions à gouverner le peuple.* »³⁵

Mais bientôt, harcelé par les critiques du menchevik Martynov, et par celles de Trotsky, de Rosa Luxembourg (tout comme jadis, Marx et Engels l'avaient été par celles des bakounistes), Lénine admettait qu'il avait quelque peu exagéré lorsqu'il prétendait, de façon trop absolue et trop générale,

24 *Que faire ?*, cit., pp. 510-511, 516, 518, 520-522, 528-530.

25 *Ibid.* cit., pp. 571, note.

26 *Un pas en avant...*, cit., pp. 73-76.

27 *Un pas en avant...*, cit., p. 66.

28 Lénine, « Discours au 2e congrès du POSDR », 4 août 1903, *Pages choisies...*, cit., I, p. 176.

29 Lénine, *Que faire ?* cit., p. 508 ; – préface de 1908, à divers articles, *Œuvres* (en allemand), XII, p. 74.

30 *Que faire ?* op. cit., pp. 458, 532.

31 *Un pas en avant...*, cit., pp. 35-37.

32 « Discours au 2e congrès », cit., p. 176 ; – préface de 1908, cit., p. 74.

33 *La Maladie infantile du communisme*, 1920, *Œuvres* (en français), XXV, p. 208.

34 *Que faire ?* cit., pp. 528-529 ; – « Discours au 2e congrès », cit., *Œuvres* (en allemand), VI, p. 24.

35 Bakounine, « Étatisme et Anarchie », 1873, *Archives Bakounine*, t. III.

que livré à lui-même le mouvement ouvrier ne peut qu'être subordonné à l'idéologie bourgeoise. S'il avait dit quelque chose de ce genre, c'était emporté par l'ardeur d'une polémique contre des adversaires de tendance (les « économistes ») qui réduisaient le mouvement ouvrier à un syndicalisme étroit et réformiste. La baguette que ces derniers avaient courbée dans un sens, il l'avait ployée, lui, dans le sens contraire. Mais ce n'était que pour la mieux redresser³⁶ (Singulière façon de corriger une erreur que de tomber dans l'excès inverse !). Et il estimait utile de préciser que le socialisme scientifique s'était formé « *en étroite connexion avec la croissance du mouvement ouvrier en général* »³⁷, que la théorie révolutionnaire « *n'est pas [...] un dogme tout fait* » mais qu'elle « *se forme [...] en liaison étroite, avec la pratique d'un mouvement réellement révolutionnaire embrassant réellement les masses* ». ³⁸ Il admettait que dans ses écrits antérieurs s'étaient glissées des outrances. C'étaient là des symptômes comme il s'en manifeste dans un mouvement manquant encore de maturité. Il s'agissait maintenant de rompre avec beaucoup de petites choses inhérentes à la vie des petits cercles clandestins, héritées du passé et ne correspondant plus aux tâches du présent.³⁹

Lénine invoquait également l'excuse de la nécessité. Dans un pays autocratique, il était indispensable, pour des raisons de précaution élémentaire, de n'ouvrir les rangs du parti qu'à ceux qui faisaient de la révolution un métier⁴⁰. D'autre part, la mollesse, l'inconstance, l'amateurisme⁴¹, « anarchie » en un mot qui seraient, selon lui, dans le caractère russe, et qui, en particulier, auraient sévi dans le parti socialiste de l'époque, et notamment parmi l'intelligentsia, avaient entraîné Lénine à exagérer à dessein ses conceptions autoritaires et centralistes.⁴²

Une autre excuse se présentait, mais Lénine ne pouvait l'invoquer sans manquer à la modestie. Les défauts de son système d'organisation étaient, dans une certaine mesure, compensés (souvent même corrigés) par son génie. C'est parce qu'il avait la conviction inébranlable d'avoir raison, et d'avoir raison dans l'intérêt du prolétariat, qu'il affirmait avec tant de certitude la primauté de la « théorie », le rôle dirigeant du parti, l'orientation « du sommet à la base », l'organisation hiérarchique des révolutionnaires professionnels en tant qu'instruments d'exécution de son exceptionnelle perspicacité⁴³. Trotsky fera de même lorsqu'il mènera à la baguette la IV^e Internationale.

En outre, un partisan aussi convaincu que l'était Lénine de l'organisation centralisée savait, le moment venu, s'évader du fétichisme de l'appareil. Sa remarquable aptitude à sentir la température des masses l'orientait personnellement, bien qu'il soutînt théoriquement le contraire, de bas en haut. Trotsky n'a pas entièrement tort de soutenir qu'il exprimait personnellement la pression de la classe sur le parti, du parti sur l'appareil, qu'il ne représentait pas, lui, l'appareil, mais la véritable avant-garde du prolétariat, qu'il voyait avant tout dans l'appareil une sorte de levier pour augmenter l'activité des ouvriers avancés. C'était vrai, au moins dans une certaine mesure⁴⁴.

Enfin, se superposant à son dogmatisme et à sa rigidité, Lénine avait une flexibilité d'esprit, un sens de l'opportunité rarement en défaut, une faculté de se déjuger et de changer brusquement son fusil d'épaule qui assouplissaient la raideur militaire et bureaucratique de l'appareil par lui formé⁴⁵. Les défauts intrinsèques de ses conceptions d'organisation étaient quelque peu atténués par la présence de sa personne à la tête de l'organisation. Quand il tombera malade puis disparaîtra, ces défauts s'aggraveront pour devenir finalement monstrueux.

36 Lénine, « Discours », *cit.*, *Œuvres* (en allemand), VI, pp. 22-24.

37 Du même, « Les fruits de la démagogie », mars 1905, *Œuvres* (en russe), 3^e éd., IV, p. 546, *cit.* par Schwarz, *op. cit.*, p. 25.

38 *Maladie infantile...*, *cit.* p. 208.

39 Préface, *cit.*, *Œuvres* (en allemand), XII, p. 74.

40 *Que faire ?* *cit.*, pp. 514, 522.

41 *Ibid.*, p. 502 ssq. ; – Cf. Bertram D. Wolfe, *La jeunesse de Lénine*, Paris, 1951, p.p 253, 259.

42 Trotsky, *Ma vie*, 1953, p. 175 ; – Paul Frölich, *Rosa Luxembourg*, 1939, pp. 86-89. (trad. Fse, 1965).

43 Trotsky, *Staline*, 1948, pp. 89-90, 314-317.

44 Schwarz, *op. cit.*, p. 36.

45 Trotsky, *Staline*, *cit.* p. 317 ; – Souvarine, *Staline*, *cit.*, p. 77.

Mais le rayonnement de ce génie avait son revers. Il était trop dominant. La puissance de sa pensée freinait jusqu'à un certain point le développement indépendant de ses collaborateurs. Entre eux et lui il y avait une « grande brèche ». Le parti n'existait que par lui. Ses lieutenants livrés à leur propre initiative pataugeaient, déraillaient, commettaient d'énormes bévues. Telles sont les tares fatales d'un type d'organisation qui prétend à tort tirer son inspiration non de la « *volonté collective d'un peuple* », mais d'une seule tête, si géniale qu'elle soit⁴⁶, comme disait Bakounine.

Les conceptions d'organisation de Lénine lui attirèrent, à l'époque, de véhémentes critiques. Quand elles émanaient de mencheviks plus ou moins opportunistes tels que [Martynov](#), [Martov](#) ou [Axelrod](#), il lui était trop facile de les repousser du pied en se bornant, de façon d'ailleurs trop simpliste, à traiter ses adversaires de « *modernes Girondins* », alors qu'il se faisait gloire d'être lui-même, comme on le lui reprochait, un « *moderne Jacobin* »⁴⁷. Cependant, les critiques les plus dévastatrices, les plus solidement étayées et donc les plus difficilement réfutables, provenaient non de militants guettés par l'opportunisme, mais de révolutionnaires authentiques, de marxistes éprouvés, tels que Rosa Luxembourg et Léon Trotsky.⁴⁸

Ce « jacobinisme », ce « blanquisme » que Lénine revendiquait avec orgueil, Rosa tout comme Trotsky – simultanément, au cours de l'été 1904 – les condamnaient, eux, comme périmés. De l'avis de Rosa, on ne pouvait transposer mécaniquement les principes d'organisation blanquistes de cercles de conjurés dans l'âge du socialisme, c'est-à-dire du prolétariat organisé et pénétré d'une conscience de classe. Pour le mouvement ouvrier européen, soutenait Trotsky, le stade du « jacobinisme » ou « blanquisme » était depuis longtemps dépassé. En Russie, certes, il correspondait encore à la psychologie politique retardataire de l'intelligentsia révolutionnaire. Mais « *il n'y a pas de quoi être fiers, écrivait-il, si, par suite de notre retard politique, nous sommes encore attardés dans le jacobinisme* ».

La formule léniniste du « *jacobinisme lié indissolublement à l'organisation du prolétariat* » paraissait à tous deux une formule malheureuse : « *En vérité la social-démocratie n'est pas liée à l'organisation de la classe ouvrière, s'écriait Rosa, elle est le mouvement propre de la classe ouvrière.* » À quoi bon ajouter le correctif « *lié à l'organisation du prolétariat* », interrogeait Trotsky, si l'on conserve en même temps une psychologie jacobine de défiance envers les masses, Et il ajoutait : « *Ce n'est pas par hasard que Lénine a donné une telle définition qui n'est autre qu'un attentat théorique contre le caractère de classe de notre parti, attentat non moins dangereux que le réformisme.* »

Rosa dénonçait l'« *impitoyable centralisme de Lénine* », les pouvoirs exorbitants que s'arrogeait le comité central en matière de sélection et de mesures disciplinaires, la soumission absolue et aveugle des organisations locales du Parti à l'instance centrale. Les membres du parti ne sont plus que les instruments, les agents d'exécution de « *son altesse le comité central* ». Et elle rejetait comme une grosse erreur l'idée de substituer, même à titre provisoire, le pouvoir absolu d'un comité central à celui de la majorité des ouvriers conscients dans le parti.

Trotsky s'élevait de même contre l'épuration mécanique par en haut, au moyen des exclusions, rétrogradations et privations de droits. Il dénonçait, lui aussi, le « substitutisme » de Lénine : d'abord, l'appareil du parti se substitue au parti, ensuite le comité central se substitue à l'appareil et, en fin de compte, un « dictateur » unique se substitue au comité central. La conception de l'organisation de Lénine était celle d'un parti se substituant à la classe ouvrière, agissant par procuration en son nom, sans égard pour ce qu'elle pouvait penser et sentir, en un mot, une théocratie orthodoxe.

46 Bakounine, *Œuvres*, IV, pp. 260-261.

47 Lénine, *Un pas en avant...*, cit. p. 66 ; – « Deux tactiques », 1905, *Pages choisies...*, II, p. 24-30 ; – « Devons-nous organiser la Révolution ? » 1905, *Ibid.*, pp. 37, 46.

48 Rosa Luxembourg, « Centralisme et Démocratie », 1904, in Trotsky, *Nos Tâches politiques*, 1904, trad. fse 1969. Il convient ici de rappeler que Trotsky, par la suite, a cru devoir désavouer cette brochure (qu'il n'a jamais laissé traduire du russe) et se rallia au « léninisme », esquivant, à son sujet, tout examen critique.

Rosa s'indignait de voir Lénine prêter au prolétariat une sorte de goût masochiste pour « *les rigueurs d'une discipline impitoyable* » et reprendre à son compte, après avoir simplement substitué à l'autorité de la bourgeoisie celle du comité central, la sorte de discipline inculquée au prolétariat par la bourgeoisie tsariste, la discipline de l'usine et de la caserne. Et elle rétorquait : « *Ce n'est qu'en extirpant jusqu'à la dernière racine ces habitudes d'obéissance et de servilité que la classe ouvrière pourra acquérir le sens d'une discipline nouvelle, de l'autodiscipline librement consentie.* » Et Trotsky, lui aussi, s'élevait contre une forme de discipline qui supprime la force vitale du mouvement. Dans un mouvement authentiquement socialiste, affirmait Rosa, les progrès de la conscience et de l'organisation ne peuvent être opérés mécaniquement mais constituent un processus continu et démocratique ; d'autre part, il n'existe pas de recettes tactiques toutes faites qu'un comité central puisse enseigner à ses troupes comme dans une caserne. Et Rosa affirmait avec force : « *Le mouvement socialiste est dans l'histoire [...] le premier qui compte [...] sur l'organisation et sur l'action directe et autonome de la masse. [...] Le seul « sujet » auquel incombe aujourd'hui le rôle de dirigeant est le « moi » collectif de la classe ouvrière.* » Sans doute, pour Rosa, l'initiative et la direction des luttes ouvrières « *incombent naturellement au noyau du prolétariat le plus organisé et le plus éclairé, le noyau socialiste* », mais seulement dans une certaine mesure : « *Les révolutions ne se laissent pas diriger comme par un maître d'école. [...] Jamais le mouvement de classe du prolétariat ne doit être conçu comme mouvement d'une minorité organisée. [...] Toute véritable grande lutte de classes doit reposer sur l'appui et la collaboration des masses les plus étendues et une stratégie de la lutte de classes qui [...] serait faite uniquement à la mesure des marches bien exécutées* » d'une minorité « *serait vouée par avance à un pitoyable fiasco* ». ⁴⁹

Trotsky, de son côté, expliquait que, si Lénine avait voulu imposer avec une telle rudesse à l'intelligentsia russe l'orthodoxie marxiste, c'est qu'il espérait entraîner les intellectuels à devenir les chefs éprouvés d'un mouvement ouvrier manquant encore de maturité et de confiance en lui-même. Mais, en procédant ainsi, Lénine avait tenté de forcer l'allure de l'histoire et de tels artifices ne pouvaient tenir lieu de succédané à un prolétariat éduqué politiquement. En effet, pour préparer la classe ouvrière à la conquête du pouvoir, il fallait développer en elle le sens de la responsabilité et l'habitude d'un contrôle incessant sur tout le personnel exécutant de la Révolution. Mais pour ces « Jacobins », pour ces partisans du « substitutisme », le grand problème de la préparation de la classe ouvrière à la conquête du pouvoir était remplacé par la mise sur pied d'un appareil. Ils ramenaient tout à une technique de sélection d'exécutants disciplinés.

Invoquant l'exemple de la Commune de Paris, Trotsky, fidèle en ceci aux enseignements de Marx, rappelait qu'elle avait été composée de tendances variées et souvent opposées. Mais ses contradictions, elle les résolut, et elle ne pouvait les résoudre autrement, au moyen de la confrontation des divers points de vue, au moyen de larges discussions. Un appareil fort ne saurait étouffer purement et simplement ces courants et ces divergences dans le dessein de raccourcir et de faciliter un processus d'éclaircissement. Celui-ci ne peut être esquivé simplement en se contentant d'installer au-dessus du prolétariat une minorité bien sélectionnée ou même une seule personne, armée de pouvoirs disciplinaires. La Commune a justement démontré que l'unique fondement du socialisme est un prolétariat indépendant et non pas une classe à laquelle on aurait inculqué un esprit d'effacement devant un appareil installé au-dessus d'elle. Le socialisme est basé sur la confiance dans l'instinct de classe des travailleurs et dans leur capacité à comprendre leur mission historique.

Rosa dénonçait prophétiquement les traits conservateurs et stérilisants du « substitutisme » bureaucratique. On ne faisait que renforcer jusqu'à un degré très dangereux le conservatisme naturellement inhérent à l'appareil : « *L'ultra-centralisme défendu par Lénine nous paraît comme imprégné, non point d'un esprit positif et créateur, mais de l'esprit stérile du veilleur de nuit. Tout son souci tend à contrôler l'activité du parti et non à le féconder, à rétrécir le mouvement plutôt qu'à le développer.* » Et elle exprimait la crainte que le mouvement révolutionnaire autonome de la classe ouvrière fût transformé en instrument des ambitions des intellectuels du comité central. « *Nous ne saurions concevoir de plus grand danger pour le parti socialiste russe que les plans d'organisation*

49 Rosa Luxembourgeois, *Grève générale, Parti et Syndicats*, 1906, éd. 1947, pp. 47-49, 58.

proposés par Lénine. Rien ne pourrait plus sûrement asservir un mouvement ouvrier, encore si jeune, à une élite intellectuelle, assoiffée de pouvoir, que cette cuirasse bureaucratique où on l'immobilise. »

Et Trotsky, lisant avec non moins de prescience dans l'avenir, dénonçait « *tous ceux à la conscience desquels la logique historique du mouvement de classe parle moins que la logique bureaucratique de leur plan d'organisation* », que leur « *formalisme organisationnel* ».

La perspicacité de Trotsky avait d'ailleurs des fondements très précis. Il avait surpris certains disciples de Lénine, appartenant au comité bolchevik de l'Oural, en flagrant délit de blanquisme. Ces militants, poussant les enseignements de leur maître jusqu'à leurs ultimes conséquences, avaient osé déclarer ouvertement que la dictature du prolétariat serait en réalité une dictature sur le prolétariat. Et Trotsky commentait en ces termes : « *On dira qu'il s'agit simplement d'une ineptie locale. Mais n'est-il pas frappant que cette ineptie ait correspondu exactement aux critiques formulées par les mencheviks contre Lénine ? Déjà longtemps avant la parution du document ouralien, la délégation sibérienne n'avait-elle pas appelé de ses vœux l'hégémonie d'un seul individu au sein du parti ? Lénine ignorerait-il pour qui dans le système du boulangisme ouralien on prépare le beau rôle ? Proteste-t-il contre le document ? Non, il se tait. [...] Le manifeste ouralien n'est pas une plaisanterie, mais le symptôme d'un danger déjà ancien qui menace le parti. Il faut, au contraire, savoir gré aux camarades ouraliens d'avoir été jusqu'au bout de leur logique.* »

L'aboutissement fatal des conceptions d'organisation qui viennent d'être esquissées, ce fut la notion du rôle dirigeant du Parti au lendemain de la prise du pouvoir par le prolétariat : « *En éduquant le parti ouvrier, écrira Lénine en 1917, le marxisme forme l'avant-garde du prolétariat, capable de prendre le pouvoir [...], capable de diriger et d'organiser un régime nouveau, d'être l'instructeur et le guide de tous les travailleurs.* »⁵⁰

Ainsi ce n'est plus le prolétariat en armes, c'est son substitut, le parti, qui gouverne⁵¹. Isaac Deutscher, Victor-Serge commettent une erreur lorsqu'ils croient que cette notion n'était nullement inhérente au programme bolchevik et que personne ne l'avait formulée avant que les circonstances, la vie, la « nécessité » ne l'imposent⁵². En réalité, les circonstances objectives n'ont fait que favoriser, que développer jusqu'à l'outrance une conception autoritaire qui, avant l'épreuve du pouvoir, avait déjà mûri subjectivement dans la pensée de Lénine.

Cette conception du parti dirigeant va se fondre dans une conception non moins autoritaire, non moins jacobine de la forme du pouvoir qui doit naître de la révolution prolétarienne.

Dans *L'État et la Révolution*, écrit à la veille de la Révolution d'Octobre, Lénine commence par se poser quelque peu en libertaire. L'objectif ultime du socialisme c'est le dépérissement de l'État. Il reprend à son compte les vues de [Proudhon](#) sur l'« *incompatibilité absolue du pouvoir avec la liberté* » qu'il résume en une formule aussi brillante que lapidaire : « *Tant que l'État existe, pas de liberté ; quand régnera la liberté, il n'y aura plus d'État* »⁵³. Mais une fois ce coup de chapeau donné à l'anarchisme, il s'empresse de préciser que la disparition de l'État ne suivra pas immédiatement la conquête du pouvoir par le prolétariat. Elle ne sera possible qu'après une « *période transitoire* » plus ou moins longue. Il faudra attendre que les conditions de production soient transformées, les classes supprimées. Combien de temps durera ce purgatoire ? Cette double question, Lénine l'écarte d'abord avec humeur : « *Nous n'avons pas de données qui nous permettent de la trancher.* »⁵⁴

50 Lénine, *L'État et la Révolution*, 1917 (Petite bibliothèque Lénine, éd, 1933), p. 31.

51 D'ailleurs Victor-Serge convient lui-même en parlant des vieux bolcheviks que « leur esprit étroitement intolérant se représentait l'État confondu avec l'appareil du parti et le parti régi par la vieille garde ». (*Destin d'une Révolution*, 1937, p. 140).

52 Deutscher, *Staline*, 1953, p. 183 ; – Victor-Serge, *L'An I de la Révolution russe*, 1930, p. 331.

53 Lénine, *L'État...*, p. 109.

54 Lénine, *L'État...*

En ce qui concerne la durée, « nous ne la savons pas et ne pouvons pas la savoir, elle dépendra du rythme auquel se déroulera le passage du capitalisme au communisme, [car Lénine songe évidemment à l'état arriéré de la Russie] elle présuppose une tout autre productivité et un tout autre homme qu'aujourd'hui ». L'État ne durera qu'« un temps », il durera pendant « toute la période historique séparant le capitalisme du communisme ». Le processus sera « lent », de « longue durée ». Tenter aujourd'hui d'anticiper sur celui-ci « équivaut à enseigner les mathématiques supérieures à un enfant de quatre ans ».⁵⁵

Quant à la chose informe, inédite et indéfinissable qui naîtra au lendemain de la Révolution, ce sera un « État transitoire », une « forme révolutionnaire et passagère de l'État », un État à la fois « démocratique » et « dictatorial », un « État non politique », un « État prolétarien ou demi-État », « quelque chose qui n'est plus à proprement parler l'État », un « État en voie de dépérissement », une « dictature du prolétariat », une « dictature provisoire de la classe opprimée ». Cette cascade de définitions variées et embarrassées ouvrira la porte à toutes les interprétations et donc, quand sonnera l'heure de l'application, à tous les abus.

À certains moments, on peut croire que cette « dictature du prolétariat », c'est la contrainte exercée, de bas en haut, par le prolétariat en armes, ce que Victor Serge appelle l'« État-Commune »⁵⁶. Lénine loue Marx pour avoir été « à l'école de la Commune » et affirme, avant d'avoir pris le pouvoir, avoir en vue « la simple organisation armée des masses » « dont les soviets [...] nous offrent un exemple ». Dans son désir de capter au profit de son parti le puissant mouvement des masses qui, au moment où il écrit, s'exprime spontanément par les soviets, il suggère que les ministères bourgeois soient remplacés par des « soviets souverains et tout-puissants de députés ouvriers et soldats », et appelle de ses vœux « une république démocratique du type de la Commune ou de la République des Soviets ».⁵⁷

Mais, à d'autres moments, ce miroir aux alouettes destiné à amener au bolchevisme les masses prolétariennes, fait place à des perspectives beaucoup moins rassurantes. Tant que les conditions de production ne sont pas radicalement transformées, subsistera, dans la répartition des produits, quelque chose que Marx et Lénine appellent tous deux « le droit bourgeois ». De cette terminologie empruntée imprudemment à l'adversaire, Lénine déduit que « l'État bourgeois sans bourgeoisie subsiste pendant un certain temps en régime communiste »⁵⁸. Plus tard, en 1922, il suggérera que la construction de la société communiste soit confiée, non aux seuls communistes, mais à la bourgeoisie ou aux intellectuels du camp de la bourgeoisie, plus cultivés que les communistes.

Cet État omnivore semble devoir tout absorber. Déjà, en 1848, on le sait, Marx et Engels projetaient de concentrer tout le capital, toute l'industrie, tous les transports, tout l'échange, entre les mains de l'État⁵⁹. Depuis, sous la pression des libertaires, ils mirent beaucoup d'eau dans le vin de cet étatisme. Mais Lénine demeure un rigide communiste d'État. Il se fixe pour tâche de se « mettre à l'école du capitalisme d'État allemand » : l'« économie de guerre » de l'Allemagne de 1914 à 1918⁶⁰. L'organisation de la grande industrie moderne par le capitalisme, avec sa « discipline de fer »⁶¹, ne le séduit pas moins et il la propose comme modèle. Pour lui le capitalisme d'État est « l'anti-chambre du socialisme » et l'on peut passer de l'un à l'autre « par de simples décrets »⁶². Il se pâme, notamment, devant un monopole d'État capitaliste tel que les P. T. T. et il s'écrie : « Quel mécanisme admirablement perfectionné ! Toute la vie économique organisée comme la Poste [...], voilà l'État, voilà la base économique qu'il nous faut. » Si

55 *Maladie infantile, cit.*, pp. 134-135, 228. La seule restriction à laquelle consent Lénine est que « peut-être ce délai [...] sera moindre en Angleterre ».

56 Victor Serge, *Destin d'une Révolution, cit.*, pp. 140, 163.

57 Lénine, *L'État...*, pp. 57, 103, 110-111, 125, 132, 137.

58 Cf. Voline, *La Révolution inconnue, cit.* pp. 185-188.

59 *Manifeste...*, *cit.*, pp. 95-96.

60 Lénine, « Sur l'impôt en nature », mai 1921.

61 Sur le genre de discipline « de fer », humiliante et policière, qui régnait dans les usines russes sous le tsarisme, cf. Serge N. Prokopovicz, *Histoire Économique de l'U.R.S.S.*, 1952, p. 368.

62 « La catastrophe et les moyens de la conjurer », *Œuvres*, XXI, pp. 207, 228-229.

Lénine avait pu lire l'étude de Michel Crozier sur l'administration des chèques postaux⁶³, peut-être cette lecture eût-elle tempéré son enthousiasme. Vouloir se passer d' « autorité » et de « subordination », ce sont là des « rêves anarchistes », tranche-t-il. Son idéal : « Tous les citoyens » devenus « les employés et les ouvriers d'un seul trust universel d'État », « toute la société » devenue « un grand bureau et une grande fabrique ».⁶⁴

Mais Lénine sent bien qu'une telle organisation économique est antinomique du pouvoir du peuple en armes (Commune ou soviets) défini et promis plus haut. Alors, faute de pouvoir résoudre cette contradiction, il introduit dans son système étatique un certain nombre de correctifs et de garanties. D'abord, il se berce de l'illusion que, dans la société capitaliste, la grande majorité des fonctions administratives se sont énormément « simplifiées » et qu'elles seraient de ce fait, en régime socialiste, « pleinement accessibles à tous les citoyens, perdant ainsi jusqu'à l'ombre de tout caractère privilégié ou hiérarchique »⁶⁵. Ainsi l'État des ouvriers pourrait se substituer à l'État des fonctionnaires⁶⁶. Mais il ne semble pas lui-même bien convaincu du plein succès de cette substitution et il se demande comment la classe ouvrière au pouvoir ferait « pour ne pas retomber sous le joug de nouveaux maîtres » et empêcher les nouveaux « fonctionnaires » « de devenir eux-mêmes des bureaucrates ». Alors il propose une série de « précautions », déjà préconisées par Proudhon⁶⁷, telles que l'éligibilité et la révocabilité, une rétribution ne dépassant pas celle du salaire ouvrier et un roulement grâce auquel tous seraient temporairement fonctionnaires sans que personne ne puisse devenir « bureaucrate ».⁶⁸

Mais Proudhon, dès le milieu du XIXe siècle, on l'a vu, avait compris qu'il est impossible d'être en même temps gouvernant et gouverné et que de cette antinomie découlerait, soit la disparition, soit le retour offensif de l'État. Quand le trop ingénieux système ainsi esquissé par Lénine entra quelques mois plus tard en application, la contradiction devait éclater et, la « nécessité » aidant, la seconde hypothèse prévaloir. Lénine lui-même admit, dès 1920, que l'on ne se trouvait plus en présence de l'État ouvrier, rêvé en 1917, mais d'un État « pas tout à fait ouvrier », d'un « État ouvrier sujet à une déformation bureaucratique ».⁶⁹

Si on lit Victor-Serge et Voline⁷⁰, on voit que la démocratie directe des Soviets, du peuple en armes, tout comme la démocratie directe de 1793⁷¹, ne dura, après Octobre, que l'espace d'un matin. Presque immédiatement elle fut remplacée par le pouvoir d'en haut, par un appareil d'État centralisé et déjà bureaucratique. Mais Serge, anarchiste repent, accepte ce retour offensif du Léviathan, au nom de la « nécessité ». Rosa Luxemburg, de même, lorsque au cours de l'été 1918 elle critique sévèrement la « dictature » naissante, attribue, elle aussi, les « erreurs commises » à la « contrainte de la nécessité ».⁷²

Mais est-il bien sûr qu'il faille incriminer la seule nécessité ? Sans aucun doute l'effroyable situation dans laquelle se sont trouvés les bolcheviks campés au milieu d'un pays arriéré, isolé, en proie à la guerre civile et à l'intervention étrangère, est la cause objective de la liquidation rapide du pouvoir des soviets et de l'instauration d'un État fort. Mais les intentions subjectives semblent avoir joué également un rôle non négligeable. Il faut être aveuglé par le dogmatisme pour ne pas discerner dans le léninisme, se superposant à des tendances vaguement libertaires et les annihilant, une propension au plus autoritaire des communismes d'État.

63 Michel Crozier, *Petits fonctionnaires au travail*, 1955.

64 Lénine, *L'État...*, cit., pp. 57, 59, 110-111, 115.

65 *Ibid.*, pp. 50, 89. Il est tout à fait possible, soutient Lénine (et non impossible, comme l'a écrit, par suite d'une bien curieuse erreur, le traducteur) de remplacer les capitalistes et les fonctionnaires, pour le contrôle de la production, par le peuple en armes (p. 114).

66 *Ibid.*, p. III.

67 Proudhon, *Idee générale de la Révolution au XIXe siècle*, 1851, éd. Rivière, p. 184-185 ; – voir plus haut : « La Révolution déjacobinisée ».

68 Lénine, *L'État...*, cit., pp. 88-89, 125-126.

69 Lénine, *Œuvres* (en russe), XXVI, p. 67, in Schwarz, *op. cit.*, pp. 85-86.

70 Victor-Serge, *L'An I de la Révolution russe*, 1930, notamment p. 331 ; – Voline, *op. cit.*, notamment p. 257.

71 « La Révolution déjacobinisée », *op. cit.*

72 Rosa Luxemburg, *La Révolution russe*, 1918, trad. Marcel Ollivier, 1937, pp. 28-29.

Un révolutionnaire de génie, aujourd'hui redécouvert, a lancé, dès les années 1870, un cri d'alarme contre les conceptions d'organisation du mouvement ouvrier et du pouvoir « prolétarien » qui devaient l'emporter avec Lénine. Dans le marxisme, Michel Bakounine avait cru percevoir, souvent à tort, parfois avec raison, l'embryon de ce qui deviendra le léninisme. Prêtant malignement à Marx et à Engels des intentions qu'en tout cas ceux-ci n'ont jamais ouvertement exprimées, il écrivait : « *Mais, dira-t-on, tous les ouvriers [...] ne peuvent pas devenir des savants ; et ne suffit-il pas qu'au sein de cette association [L'Internationale ouvrière] il se trouve un groupe d'hommes qui possèdent, aussi complètement que cela se peut de nos jours, la science, la philosophie et la politique du socialisme, pour que la majorité [...] en obéissant avec foi à leur direction [...] puisse être certaine de ne pas dévier de la voie qui doit la conduire à l'émancipation définitive du prolétariat ? [...] Voilà un raisonnement que nous avons assez souvent entendu ouvertement émettre – on n'est ni assez sincère ni assez courageux pour cela –, mais développer sous main, avec toutes sortes de réticences plus ou moins habiles.* »⁷³ Et Bakounine déclare : « *Ayant adopté pour base le principe [...] que la pensée a priorité sur la vie et que la théorie abstraite a priorité sur la pratique sociale et que, par conséquent, la science sociologique doit devenir le point de départ des soulèvements sociaux et de la reconstruction sociale, ils en sont arrivés nécessairement à la conclusion que, la pensée, la théorie et la science étant, pour le présent du moins, la propriété exclusive d'un très petit nombre de gens, cette minorité devrait diriger la vie sociale.* »⁷⁴ Bakounine poursuit sur sa lancée : « *Les mots socialisme scientifique [...] ne sont rien d'autre que la domination despotique des masses laborieuses par une nouvelle aristocratie, petite en nombre, de savants authentiques ou prétendus tels.* »⁷⁵

« *Prétendre, soutient-il encore, qu'un groupe d'individus, même les plus intelligents et les mieux intentionnés, sont capables de devenir la pensée, l'âme, la volonté dirigeante et unificatrice du mouvement révolutionnaire et de l'organisation économique du prolétariat de tous les pays, c'est une telle hérésie contre l'expérience historique qu'on se demande avec étonnement comment un homme aussi intelligent que M. Marx a pu la concevoir. [...] L'établissement d'une dictature universelle [...], d'une dictature qui ferait en quelque sorte la besogne d'un ingénieur en chef de la révolution mondiale, réglant et dirigeant le mouvement insurrectionnel des masses de tous les pays comme on dirige une machine [...], l'établissement d'une pareille dictature suffirait à lui seul pour tuer la révolution, pour paralyser et pour fausser tous les mouvements populaires. [...] Et que penser d'un congrès international qui, dans l'intérêt soi-disant de cette révolution, impose au prolétariat de tout le monde civilisé un gouvernement investi de pouvoirs dictatoriaux ?* »⁷⁶

C'était certainement forcer la pensée de Marx que de lui attribuer une conception aussi universellement autoritaire. Mais il nous semble aujourd'hui, à le lire, que Bakounine a eu la prescience du bolchevisme et, partant, de la IIIe Internationale.

En ce qui concerne le problème de l'État, le grand libertaire ne s'est pas montré moins prophétique. Les « *socialistes doctrinaires* » « *n'ont jamais été et ne seront jamais les ennemis de l'État, mais, au contraire [ils] ont été et seront toujours ses plus zélés champions* » car ils aspirent à « *placer le peuple dans de nouveaux harnais* » et à « *amonceler [sur lui] les bienfaits de leurs mesures gouvernementales* »⁷⁷. Sans doute ils admettent avec les anarchistes que tout État est un joug, mais « *ils soutiennent que seule une dictature – leur dictature, bien entendu – peut créer la volonté du peuple, tandis que nous leur répondons : nulle dictature ne peut avoir d'autre but que celui de son auto-perpétuation* ». Au lieu de laisser le prolétariat détruire l'État, ils veulent le « *transférer [...] aux mains de ses bienfaiteurs, gardiens et professeurs, les chefs du parti communiste. Ils veulent concentrer tous les pouvoirs gouvernementaux en de fortes mains. Ils créeront une seule banque d'État, concentrant dans ses mains tout le capital, toute la production industrielle, agricole et même scientifique. [...] Sous le commandement direct de cet État, des ingénieurs constitueront la nouvelle classe privilégiée* ». Mais apercevant qu'un tel gouvernement

73 Bakounine, *Œuvres, cit.*, VI, p. 95.

74 *Ibid.*, I, p. 284.

75 Du même, *L'État et l'Anarchie, cit.*, p. 284.

76 « Lettre au journal La Liberté », 1872, in Bakounine, *Œuvres, cit.*, IV, pp. 342-343.

77 Du même, *Étatisme et Anarchie, op. cit.*

sera, « en dépit de sa forme démocratique, une véritable dictature », ils « se consolent à l'idée que cette dictature sera seulement temporaire et de brève durée ».

Casse-cou ! leur crie Bakounine. Cette dictature transitoire aboutira « à la reconstitution de l'État, des privilèges, des inégalités, de toutes les oppressions de l'État », à la formation d'une aristocratie gouvernementale, c'est-à-dire d'une classe entière de gens n'ayant rien de commun avec la masse du peuple « et qui recommence à l'exploiter et à l'assujettir sous prétexte de bonheur commun ou pour sauver l'État ». L'État ainsi reconstitué serait « une sorte d'État oligarchique, le pire de tous les États », et il serait « d'autant plus absolu que son despotisme se cache soigneusement sous les apparences d'un respect obséquieux pour la volonté du peuple ».⁷⁸ Dans un pays comme la Russie, on continuerait tout simplement l'État de Pierre le Grand, « basé sur [...] la suppression de toute manifestation de la vie populaire », car « on peut changer l'étiquette que porte notre État, sa forme [...] mais le fond en restera toujours le même ». Ou il faut détruire cet État « dont l'existence n'est compatible ni avec la liberté ni avec le bien-être du peuple », ou alors faire « du socialisme d'État », se « réconcilier avec ce mensonge le plus vil et le plus redoutable qu'ait engendré notre siècle [...], la bureaucratie rouge ».⁷⁹

Le fléau qu'anticipe ici Bakounine ne ressemble-t-il pas trait pour trait au monstre que le socialisme autoritaire a mis bas de nos jours, à partir de la Russie arriérée ? Ce fléau, nous n'en viendrons vraiment à bout, nous n'en délivrerons enfin le monde qu'en hâtant l'heure où s'opérera, par l'exercice de la démocratie directe ouvrière, par l'éducation, par l'autogestion, la fusion annoncée par [Lassalle](#), de la science, de la conscience, avec la classe ouvrière.

78 Bakounine, *op. cit.*, pp. 237, 288 ; – *Œuvres*, II, p. 108 ; – IV, pp. 260, 264 ; – VI, p. 96.

79 Bakounine à Herzen et Ogareff, 19 Juillet 1866 in *Correspondance*, éd. Michel Dragomanov, Paris, 1896, pp. 227, 219.